
Quand l'apaisement devient renaissance

Lecture biblique : 2 Corinthiens 5, 14-17

14L'amour du Christ nous saisit, nous qui avons la certitude qu'un seul est mort pour tous et, donc, que tous ont part à sa mort.

15Il est mort pour tous afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux.

16Voilà pourquoi nous ne considérons plus personne d'une manière purement humaine. Même si, autrefois, nous avons considéré le Christ d'une manière humaine, maintenant nous ne le considérons plus ainsi.

17Ainsi, si quelqu'un est uni au Christ, il est une nouvelle création : ce qui est ancien a disparu, une réalité nouvelle est là.



Marc 4, 35-41

Jésus vient de raconter un ensemble de paraboles à la foule.

35Le soir de ce même jour, Jésus dit à ses disciples : « Passons de l'autre côté du lac. »

36Ils quittèrent donc la foule ; les disciples emmenèrent Jésus dans la barque où il se trouvait encore. D'autres barques l'accompagnaient.

37Et voilà qu'un vent violent se mit à souffler, les vagues se jetaient dans la barque, à tel point que, déjà, elle se remplissait d'eau.

38Jésus dormait sur un coussin, à l'arrière du bateau. Ses disciples le réveillent et lui disent : « Maître, nous allons mourir ! Cela ne te fait rien ? »

39Jésus, réveillé, menaça le vent et dit au lac : « Silence ! tais-toi ! » Alors le vent tomba et il y eut un grand calme.

40Jésus dit aux disciples : « Pourquoi avez-vous peur ? N'avez-vous pas encore la foi? »

41Mais ils éprouvèrent une grande frayeur et ils se disaient les uns aux autres : « Qui est donc celui-ci, pour que même le vent et les flots lui obéissent ? »

Prédication

Heureux qui, comme Jésus, est prêt à s'aventurer en territoire inconnu et à traverser toutes les frontières pour porter la bonne nouvelle de l'amour de Dieu.

Heureux qui, comme les disciples, parvient à traverser les tempêtes de la vie et prendre un nouveau départ.

Heureux qui, comme Ulysse ce matin, commence le beau voyage de la vie en étant uni à Jésus-Christ par le signe d'alliance et d'amour qu'est le baptême.

C'est une jolie coïncidence qu'à la date du baptême d'Ulysse, l'évangile du jour nous offre un récit de voyage, une traversée vers cette « autre rive », le territoire païen où Jésus, pour la première fois, s'aventure.

Dans l'antique épopée d'Homère, Ulysse cherche à rejoindre sa patrie, Ithaque, afin de retrouver sa femme et son fils. Le voyage est long et semé d'embûches - il aura bien plus qu'une tempête à affronter pour parvenir à rentrer chez lui, puisque, comme on peut lire dans l'*Odyssée*, « *Il n'est point de terre plus douce que sa propre patrie* ».

Quand Joachim du Bellay, au XVI siècle, écrit le poème « Heureux qui comme Ulysse », il évoque la déception éprouvée face à la ville de Rome et sa préférence pour la douceur angevine, alors que Georges Brassens, reprenant le titre mais modifiant les paroles, chante son amour de la Provence.

Mais dans le récit de l'évangile de ce matin, il n'est question ni de nostalgie, ni de retour ; au contraire, c'est un départ comme un déploiement.

Un déploiement de l'évangile, mais aussi de la relation de Jésus avec ses disciples qui vont commencer à mieux comprendre qui il est réellement.

Jésus se dévoile, résolument. Celui qu'on appelle, pour la première fois, « didascale », c'est-à-dire « maître » n'est pas qu'un enseignant. Quand il menace les éléments et leur intime le silence, il est dans la posture même de Dieu qui, comme dans le livre de la Genèse, crée en ordonnant le chaos.

Avec les disciples, nous sommes invités à un déplacement : passer de la peur à la foi ; traverser ce lac et ces tempêtes, métaphore des épreuves qui surgissent dans nos vies, mais aussi des forces chaotiques et des structures oppressives qui menacent de nous submerger.

Cette traversée nous confronte personnellement à la question posée par les disciples : qui est Jésus pour moi ? Est-il simplement celui qui désigne Dieu ? Est-il celui que je reconnais comme souverain face aux forces chaotiques du mal et du désordre ? Celui qui ne leur laissera pas le dernier mot de l'histoire ? Celui qui, bien que ne pouvant m'épargner l'épreuve, se tient présent à mes côtés pour m'aider à la surmonter ?

C'est aussi de ce déplacement dont parle l'apôtre Paul dans la deuxième lettre aux Corinthiens : « même si autrefois nous avons considéré le Christ d'une manière humaine -c'est-à-dire simplement comme un humain-, nous ne le considérons plus ainsi. » Paul, avant de devenir disciple du Christ, a été un pharisien zélé qui a persécuté les chrétiens. Mais il reconnaît à présent le Christ comme Seigneur et sauveur : son rapport au Christ s'est transformé et Paul a changé. « Ainsi, si quelqu'un est uni au Christ, il est une nouvelle création : ce qui est ancien a disparu, une réalité nouvelle est là. »

Cyrille d'Alexandrie (théologien 4-5^e siècle) commente ce verset en écrivant :
*Nous avons rejeté notre ancienne vie passée
comme un ancien feuillage
et nous nous renouvelons pour vivre autrement d'une vie
dont les pousses sont fraîchement écloses.*¹

Vivre en Christ, c'est s'ouvrir à la possibilité d'une vie neuve où l'on se sait d'abord aimé pour qui l'on est et non pour ce qu'on fait, c'est savoir que le pardon est toujours possible, que Dieu se tient à nos côtés quelle que soit la profondeur des ténèbres où nous nous débattons, c'est avoir l'espérance que la mort est passage.

Assurément, cela fait de nous des femmes et des hommes nouveaux ! C'est de cette réalité que nous attestons avec le baptême qu'Ulysse vient de recevoir. Ulysse n'a rien « d'ancien » à laisser derrière lui, mais le baptême témoigne de cette dynamique de l'amour de Dieu sans cesse à l'œuvre dans nos vies.

Alors...« passons de l'autre côté du lac » comme dit Jésus à ses disciples. Il faut sortir, s'exposer au vent du large, et lorsque les ennuis arriveront – car il n'y a pas de vie humaine qui en est préservée –, il faudra y faire face avec la conviction qu'ils peuvent être traversés. Le peuple d'Israël n'est pas un peuple de navigateurs et toute étendue d'eau était considérée comme une mer potentiellement dangereuse où s'agitent des forces obscures. En outre, partir le soir n'est pas particulièrement rassurant.

Pourtant, Jésus incite au départ pour cette autre rive. Comme si l'approfondissement de la vie spirituelle nécessitait ce passage du connu vers l'inconnu, cette capacité à « s'embarquer avec le maître », à faire confiance et à lâcher, aussi, à laisser derrière soi des certitudes trop bien ancrées pour accepter le roulis de l'existence.

En hébreu, on ne prononce pas le nom de Dieu. Pour le désigner, on utilise notamment le vocable Ha-shem qui signifie « le nom ». Ha-shem partage une racine avec « sham » qui signifie « là-bas ». « C'est dire que « le Nom » désigne avant tout un horizon, un tracé d'a-venir. Il dit que tout n'est pas écrit, mais encore à écrire. Il raconte à chacun d'entre nous cette chose essentielle : qu'il est appelé d'ailleurs, (...),

¹ Pierre Prigent, *Au nom des pères*, Olivétan, Lyon, 2008, p. 21.

qu'il peut diverger, innover au lieu de piétiner et de répéter. (...) Dans « le Nom » souffle l'élan de faire du donné un reçu, une invite à ne pas en rester là, à partir sans savoir où l'on va, à préférer le vif de l'aventure, à l'enkystement dans la peur et la tiédeur. » comme l'écrit Francine Carrillo².

Mais voilà, la tempête est là : inattendue, violente. Une maladie, une perte, un changement majeur, des relations difficiles. Un fait prend soudainement une place immense dans notre vie et bouscule l'ordonnancement fragile que nous avons peiné à y mettre. Comme les disciples nous avons peur ; l'incertitude et la crainte du pire nous habitent. Les disciples se tournent vers Jésus : comment peut-il ignorer, en dormant paisiblement, ce qui les menace tous ?

Mais de quoi ce sommeil est-il le signe ? D'une indifférence ? Certainement pas. D'une absence ? Mais Jésus vient de raconter une série de paraboles où il est question d'un semeur qui sème la Parole de Dieu et de graines qui germent et poussent qu'il dorme ou qu'il se lève...

Il est vrai que Jésus dort à la poupe, c'est-à-dire à l'arrière du bateau et non à la proue. Le coussin dont il est fait mention pourrait désigner les sacs de sable dont étaient équipées certaines embarcations et qui servaient au ballast, c'est-à-dire au lest, pour réduire la gîte et favoriser l'équilibre du bateau.

A cause de son éloignement et de son sommeil profond -qui semblent d'ailleurs bien incohérents au regard des circonstances-, les disciples ont l'impression que Jésus est absent. Contrairement au Ulysse d'Homère qui « assis près de la barre, en maître gouvernait sans que jamais le sommeil tomba sur ses paupières », son repos intrigue et inquiète ; il fait également ressortir, par contraste, la peur des disciples.

Jésus est confiant. Son sommeil est le symbole de la confiance absolue que l'être humain est invité à ressentir face à Dieu qui ne l'abandonne pas ; il témoigne d'une présence qui n'est pas celle que l'on attend ou que l'on imagine -Dieu voyage parfois incognito- !

Ce sommeil montre également sa maîtrise, sa capacité à ne pas se laisser accaparer par l'épreuve, à la tenir à la juste distance ; nous encourageant à ne pas céder à l'effroi ou à la panique face aux difficultés de l'existence.

Ce sommeil peut aussi signifier la confiance de Jésus en ses disciples, en leur capacité à mener la barque de leur existence à bon port, à trouver les ressources nécessaires. Mais les disciples, comme chacun de nous, sont en route à la fois physiquement et spirituellement.

Alors quand ils le réveillent, il leur dit : « pourquoi avez-vous peur ? N'avez-vous pas encore la foi ? ». *Pas encore*. La peur est un « pas-encore » Pas encore de confiance, d'assurance, de consistance.

² *L'imprononçable*, Labor et Fides, Genève, 2014, pp 61ss.

Pas encore. A nouveau une invite à sortir de la stupeur où nous jette parfois la frayeur et à prier, comme l'écrit Francine Carrillo³ « qu'à travers la souffrance, en dépit des apparences, la terreur peut devenir le terreau d'une nouvelle vaillance.

Le Christ jardinier, le semeur sorti semé lance décidément beaucoup de graines dans chacune de nos terres ! Elles germent ou pas. Pas *encore*, mais bientôt ? Chez les disciples, elles commencent à faire leur chemin puisqu'ils sont passés de la *peur* de la tempête à la *crainte* de Dieu. Cette crainte n'est pas une peur, elle est le sentiment de respect et de révérence que l'on éprouve face à la grandeur de Dieu et la beauté de ses œuvres. C'est ce qui est en train de se passer pour les disciples qui commencent à réaliser qui est Jésus. Bientôt ils seront prêts à accoster sur l'autre rive, créatures nouvelles comme surgissant des eaux du baptême, avec l'assurance au cœur que Dieu est plus grand que nos tempêtes.

Pour conclure quelques vers d'Alice de Chambrier, poétesse neuchâteloise du XIX siècle, qui nous exhortent à la confiance :

*Si tu sens vaciller ta foi
Devant la tempête hagarde,
Calme-toi, Dieu te garde.*

*Si d'après la commune loi,
Dans le néant tombe chaque heure,
Calme-toi, Dieu demeure.*

*Si ton cœur est rempli d'émoi,
Si le désespoir t'environne,
Calme-toi, Dieu pardonne.*

*Si la mort te comble d'effroi,
Si tu crains l'ombre où l'on sommeille,
Calme-toi, Dieu réveille.*

Amen.

Laurence Flachon

³ *Le plus-que-vivant*, Labor et Fides, Genève, 2009, pp.47-48.